

guide et d'interprète à David Thompson quand cet astronome releva la frontière internationale. Parti de Brandon le 29 novembre, il était de retour à la Rivière-Rouge le 14 mars 1798, après avoir reconnu les sources du Mississipi. Puis il retourna au Missouri, où il fit la traite avec les sauvages pendant quinze ans.

## K

**Klyne, Georges.** — Passait pour un métis français, et fut élu membre de la Convention du 26 décembre 1869 à la Rivière-Rouge. Il représentait le district électoral de la Pointe-à-Grouette, et fut un des trois métis considérés comme français malgré leur nom anglais qui firent opposition au gouvernement de L. Riel.

## L

**Labarge, Michel.** — Canadien-français qui, après avoir passé la plus grande partie de sa vie aux États-Unis, fut en 1866-67 de l'expédition américaine envoyée dans l'Alaska préparer les voies à une ligne de télégraphe destinée à relier le Nouveau-Monde à l'ancien, par le détroit de Behring et les possessions russes. C'était juste avant le succès final du câble transatlantique. Après la mort de M. Kennicott, un des officiers préposés à l'expédition, Labarge, eut, de concert avec un Américain, à explorer la région située entre Nulato et le fort Youkon. Au dire de Whymper, l'artiste du parti, il était « un homme gai et expansif, le favori de tous. » Un lac important du Youkon porte son nom, que des Américains écrivent improprement Lebarge et Laberge.

**Labiche, François.** — Un des guides-interprètes de

l'expédition des capitaines Lewis et Clarke au nord-ouest des États-Unis, en 1804-06.

**Labombarde, Alexandre.** — Arrêté après la prise de Batoche (12 mai 1885) pour sa participation à l'insurrection de la Saskatchewan, il fut relâché sans autre condamnation que celle d'avoir à se présenter de nouveau en cas d'appel.

**Labonté, Louis.** — Un des membres canadiens de l'expédition d'Astor à la Colombie (1810-12). Il s'établit en 1831 dans la vallée de la Wallamette, où quelques-uns de ses compatriotes avaient déjà pris des terres. Plusieurs auteurs américains ont fait d'un Labonté le type du voyageur ou coureur des bois.

**Labrie, Pierrot.** — Fournit dans sa personne un des nombreux exemples des misères auxquelles étaient exposés les employés canadiens des compagnies de traite dans le grand nord. Il était au fort Chipewyan au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O. quand, le 6 décembre 1799, il fut trouvé à quelque distance du poste, les pieds gelés et couverts de blessures faites par sa hache dont le tranchant pénétrait les chairs sans qu'il s'en aperçut. Il avait été six jours sans manger et quatre sans feu. Malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il en mourut peu après (16 décembre). Chose excessivement rare parmi les voyageurs, il vécut pauvre et laissa deux mille huit cents livres à sa mort.

**Lachance.** — Commis au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O. qui, en 1804, accompagna F.-A. Larocque (q. v.) dans son expédition au Missouri.

**Lachapelle, André.** — Chasseur canadien au service de la C<sup>ie</sup> de J.-J. Astor, sur la Colombie, en 1813. Faisait partie d'une petite expédition envoyée au pays des Gens-des-Serpents faire la chasse au castor et essayer de retrouver trois employés qui s'étaient per-

pus. Il fut tué par les sauvages au commencement de 1814.

**Lacombe, O. M. I., Rév. P. Albert.**— L'apôtre des Cris et des Pieds-Noirs. Il naquit à Saint-Sulpice, province de Québec, le 28 février 1827. Ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe par M<sup>sr</sup> Bourget le 13 juin 1850, il fut d'abord placé comme vicaire à Berthier. Puis, ayant rencontré M<sup>sr</sup> Taché qui revenait d'Europe où il avait été sacré l'automne précédent, le jeune prêtre obtint facilement d'accompagner le non moins jeune évêque vers les solitudes de l'ouest. En conséquence il partit de Montréal le 10 mai 1852 et, arrivé à la Rivière-Rouge, il eut d'abord la charge des métis groupés à Pembina, près de la frontière américaine. Puis il fut envoyé à la mission du lac Sainte-Anne, d'où il rayonna pendant douze ans à la recherche des Cris et des métis qui chassaient dans les plaines de la Saskatchewan.

C'est pendant qu'il était attaché à cette mission, située à quarante milles au nord d'Edmonton, qu'il entra dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Commencant son noviciat en septembre 1855, après une visite au Petit Lac des Esclaves et à la rivière la Paix, il fit ses vœux perpétuels juste un an plus tard.

Au cours de ses nombreuses tournées apostoliques immédiatement à l'est des montagnes Rocheuses, il faillit être tué par les sauvages dans les circonstances suivantes. Il se trouvait, la nuit du 3 décembre 1860, dans un camp de Pieds-Noirs établis momentanément en pleine prairie, quand une attaque par un fort parti de Cris mit tout le monde en émoi. Le missionnaire se mit alors à parcourir les loges pour administrer et baptiser les mourants. La fusillade était terrible, et

l'obscurité, que rendait encore plus profonde la neige qui tombait à gros flocons, n'était dissipée que par la lueur des armes à feu, pendant que les flèches ennemies sifflaient de tous côtés. Comme le P. Lacombe exerçait son ministère de paix, une balle qui avait fait ricochet le frappa à la tête et le fit un moment chanceler. Ce que voyant, les Pieds-Noirs crièrent qu'on venait de tuer le missionnaire. Par bonheur, des Cris entendirent la remarque et mirent fin à la bataille, tout en protestant qu'ils ignoraient sa présence au milieu de leurs ennemis.

En 1863, il fonda à neuf milles du fort Edmonton une mission appelée à un avenir brillant, qu'il mit sous la protection de son saint patron. Saint-Albert a depuis donné son nom à toute la province civile dans laquelle il se trouve, en sorte que le P. Lacombe est indirectement le parrain de l'Alberta.

Un pionnier parmi les missionnaires de l'ouest canadien, M. Thibault (q. v.), avait écrit à M<sup>sr</sup> Provencher : « Quand le dernier bison sera mort, on pourra tenter alors quelque chose du côté des prairies. » Le P. Lacombe n'attendit pas si longtemps pour essayer d'améliorer le sort spirituel des nomades des grandes plaines de l'ouest. En 1865, lors du passage du Visiteur officiel des Oblats, il en reçut la mission de courir les prairies avec les Cris et les Pieds-Noirs. Il exerça longtemps ce pénible ministère, apprenant les langues indiennes, vivant de la vie des sauvages et se faisant tout à tous. Dans une seule saison, il baptisa plus de quatre cents Pieds-Noirs, que la visite d'une épidémie avait rendus moins réfractaires aux choses du ciel. Puis il se dirigea vers les Cris, eux aussi éprouvés par la maladie, et se mettant à la charrue, il confia à la terre les premières semences sur lesquelles ces nomades

aient jamais compté pour une partie de leur subsistance.

En 1866, il établit la mission de Saint-Paul-des-Cris, sur la Saskatchewan, d'où il continua ses interminables courses parmi les enfants de la prairie. Plus tard, il se dévoua d'une manière plus spéciale au salut des Pieds-Noirs, et en étudia le dialecte. Puis, en 1872, il se rendit à Montréal pour y publier ses ouvrages en langue criée, et poussa même jusqu'en Europe. De retour de ce grand voyage, nous le trouvons à Winnipeg, où il exerça pendant trois ans les fonctions de curé de la paroisse de Sainte-Marie. En 1876, il quittait ce ministère par trop sédentaire pour assumer le rôle d'agent d'immigration catholique et française au Manitoba. Ses efforts dans cette direction procurèrent quelque neuf cents colons français à un pays découvert par les Français, évangélisé et civilisé par les Français, bien que menacé d'un envahissement complet par la race anglo-saxonne.

Ces tournées dans l'est et aux centres canadiens des Etats-Unis durent être interrompues en 1879, époque à laquelle il repassa en France en qualité de délégué au Chapitre général des Oblats tenu cette année-là à Autun. A son retour il fut chargé de la visite des chantiers d'ouvriers occupés à la construction du chemin de fer transcontinental. En cette qualité il rendit de grands services à la C<sup>ie</sup> du Canadien-Pacifique, grâce à son influence sur les Pieds-Noirs qui voyaient de très mauvais œil les empiètements de la voie ferrée sur leurs domaines patrimoniaux.

En 1882, il retourna à son ministère préféré, l'évangélisation des Indiens du Nord-Ouest, établissant ses quartiers généraux tour à tour à Calgary, à McLeod et à Pincher Creek. Lors de la rébellion de 1885, il obtint la neutralité de la puissante tribu des Pieds-

Noirs, et par là prévint encore d'incalculables calamités. Depuis, il fut souvent nommé par ses frères en religion pour les représenter aux chapitres généraux de son Ordre, ce qui occasionna autant de voyages en Europe. En 1904 il en profita pour passer jusqu'en Terre sainte.

Les dernières années de sa verte vieillesse furent surtout consacrées au ministère paroissial parmi les blancs, sans compter la part tout à fait prépondérante qu'il prit à la fondation d'une colonie de métis sur une immense réserve qu'il obtint du gouvernement d'Ottawa. Cœur sensible à l'excès, le P. Lacombe s'est acquis sur les aborigènes, particulièrement les Pieds-Noirs et les Cris, un ascendant qui en a fait une véritable puissance dans l'ouest canadien. Un mot de sa part aux fiers enfants de la prairie vaut plus qu'un régiment aux ordres d'Ottawa.

Ses supérieurs ecclésiastiques ont tenu à reconnaître ses services au point de vue religieux. Avec l'autorisation de son Supérieur général, NN. SS. Taché et Grandin lui octroyèrent des lettres de vicaire général, et M<sup>re</sup> Legal, le successeur de ce dernier sur le siège de Saint-Albert, lui a depuis continué cette marque de confiance. Ses ouvrages sont très nombreux, et sont tous destinés aux Indiens ou à leurs pasteurs. C'est d'abord le Nouveau Testament en langue crise (Saint-Boniface, 1875) ; un livre de Prières sauteux en caractères syllabiques (Montréal, 1880) ; l'Abrégé du Catéchisme dans la langue des Sauteux (*ibid.*, 1881) ; un livre de Prières en langue crise, caractères syllabiques, imprimé à Montréal en 1886 ; plus certains ouvrages de moindre importance, parmi lesquels nous ne devons pas oublier son catéchisme en images à l'usage des Indiens, qui paraît un perfectionnement de l'Échelle Catholique de M<sup>re</sup> F.-N. Blanchet (q. v.).

**Lacourse, François.** — Canadien au service de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson dans la Nouvelle-Calédonie, maintenant Colombie anglaise. Est un exemple frappant de la manière brutale avec laquelle les employés de cette corporation étaient traités dans ce pays lointain il y a une cinquantaine d'années. Il fut un jour roué de coups par son « bourgeois », P. Odgen, et tellement malmené qu'il en fut dans la suite sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie. Plus tard, un M. D. Manson, commandant du fort Saint-James au lac Stuart, lui lança une hache à la figure, mais manqua son coup et tailla seulement une raie dans son habit. Ce fut à tel point que sir George Simpson, gouverneur de la compagnie, dut intervenir, et de plus faire rendre à Lacourse, que tant de violences avaient forcé à se retirer du service, les gages d'une année entière dont Manson l'avait privé (juin 1853).

**Lacourse, Pierre.** — Fut un des compagnons de sir George Simpson dans son voyage de 1828 à travers le continent américain. Il fut envoyé le 18 septembre au fort Thompson, aujourd'hui Kamloops, pour y construire une barque en vue de descendre le Fraser jusqu'au fort Langley, non loin de l'océan Pacifique. C'est avec cette embarcation que la partie du fleuve qui n'avait pu être franchie par Simon Fraser à cause de la saison défavorable (temps des crues du printemps), c'est-à-dire de l'embouchure de la Thompson à Yale, fut descendue pour la première fois par des blancs, et même probablement par des sauvages.

**Lacourse, Théodore.** — Canadien qui fit partie de l'expédition d'Anderson (V. MONTIGNY, ED.).

**Lacourse, X.** — Peut être mentionné comme démontrant par un incident de sa vie de voyageur un des nombreux dangers auxquels cette classe de Canadiens

était exposée. Se trouvant en 1812 au service de la C<sup>ie</sup> du Pacifique établie dans le bassin de la Colombie, il lui arriva de s'endormir sur la terre nue, accablé qu'il était par les fatigues d'une pénible journée de voyage. Dans cet état un serpent à sonnettes s'approcha de lui et s'entortilla autour de son corps. Le moindre mouvement de la part du dormeur eut occasionné une morsure suivie d'une mort inévitable. D'un autre côté, les spectateurs terrifiés se demandaient comment tuer le reptile sans réveiller Lacourse. Ce ne fut qu'avec d'extrêmes précautions qu'on parvint à l'en débarrasser avant qu'il n'en eut été piqué.

Il est possible que ce Canadien soit le même que le précédent.

**Ladue, Joseph.** — Le premier habitant de Dawson City, et le millionnaire du Klondyke, comme les auteurs anglais l'appellent. L'explorateur Frederick Schwatka le rencontra pour la première fois sur le Youkon le 25 juillet 1883, et fit une partie de sa descente du fleuve en sa compagnie. Ladue était alors de société avec un traiteur du bas Youkon où il avait un magasin ; mais il passait souvent son temps libre à la recherche de l'or. Plus tard, il bâtit un poste de traite à l'embouchure de la rivière Soixante-Milles (*60 mile Creek*), et un voyageur qui l'y rencontra le décrit dans un livre comme un homme « au sourire plaisant, vêtu de hail-lons et chaussé de bottes imperméables. » Le 1<sup>er</sup> septembre 1896, il éleva près de la rivière Klondyke, et sur la rive droite du Youkon, une cabane destinée à devenir comme une annexe à son établissement de la rivière Soixante-Milles. Peu après, l'or fut découvert en grande quantité tout près de là ; les mineurs s'y portèrent en foule, et la ville de Dawson fut fondée avec sa cabane pour première maison. Ladue y pos-



sédait 178 arpents d'un terrain qui, divisé en lots de ville, se vendit de \$100 à \$10,000 par lot.

**Lafantaisie, Jacques.** — Voyageur au service de la C<sup>ie</sup> d'Astor à la Colombie, où il se rendit par le voilier *Tonquin* (V. BRUSLÉ).

**Lafèche, MGR Louis-François-Richer.** — Mort évêque de Trois-Rivières, après avoir passé douze ans dans les missions du Nord-Ouest. Il naquit le 4 septembre 1818 à Sainte-Anne de la Pérade, P. Q., et, après de bonnes études au collège de Nicolet, il fut ordonné prêtre le 7 janvier 1844, quand il se rendit à la Rivière-Rouge et donna les prémices de son ministère aux pénibles missions de cette contrée. Le 8 juillet 1846, il partit avec le P. Taché, O. M. I., pour la mission de l'Ile-à-la-Crosse où il fit un bien incalculable. Bientôt, cependant, sa santé se trouva compromise par un travail excessif qui l'obligea à garder la maison, tandis que son compagnon courait partout à la recherche d'âmes à sauver. Cela n'empêcha pas M<sup>sr</sup> Provencher de le demander comme coadjuteur, et son nom parut même sur les premières bulles expédiées de Rome. Mais l'humble missionnaire fit agréer ses excuses, et le P. Taché le remplaça dans la charge onéreuse qu'il redoutait (1850). Aussi quand M<sup>sr</sup> Provencher mourut en 1853, un des principaux soins de son successeur fut-il de le nommer grand vicaire, dignité dont il put d'autant plus facilement exercer les fonctions que, depuis quatre ans, la maladie l'avait arraché à l'Ile-à-la-Crosse.

En 1856, M. Lafèche retourna au Canada, et fut immédiatement nommé professeur au collège de Nicolet, puis vicaire général de Trois-Rivières en 1859, évêque titulaire d'Anthédon et coadjuteur de M<sup>sr</sup> de Trois-Rivières, recevant l'onction épiscopale le 25 février

1867. Trois ans plus tard (31 avril), il succédait au titulaire du diocèse, et malgré ses nombreux travaux passés, il fournissait une longue et brillante carrière, prenant place parmi les grands évêques du Canada. Il mourut le 14 juillet 1898. On raconte que, peu avant de rendre le dernier soupir, il chargea une personne de son entourage, familière avec la langue crise, de dire à ses chers sauvages d'autrefois qu'il avait pensé à eux en quittant cette terre. Il était bon écrivain, et avait publié quelques brochures (V. MALATERRE, B.).

**Lafleur, Baptiste.** — Interprète de D.-W. Harmon dans son voyage à la Nouvelle-Calédonie (nord de la Colombie anglaise) en 1810. Peut-être le même que celui qui accompagna en cette qualité sir George Simpson lors de son grand voyage à travers le continent américain en 1828.

**Laforce, Vital.** — Canadien avec un peu de sang indien dans les veines, né vers 1840. Il découvrit le ruisseau aurifère appelé en son honneur Vital Creek, dans le nord de la Colombie anglaise. Il fit plusieurs fortunes dans sa chasse à l'or, mais ne put rien garder.

**Laframboise, François.** — Interprète au fort Pierre, Dakota septentrional, en 1863.

**Laframboise, Michel.** — Un des Canadiens qui firent partie de l'expédition d'Astor au fleuve Colombie en 1810-11. Il fit le voyage par mer, et, après avoir servi quelque temps les traiteurs de ce district, il s'établit dans la vallée de la Wallamette, où les premiers missionnaires catholiques le trouvèrent en 1838. Fut marié l'année suivante par M. F.-N. Blanchet, comme il commandait la brigade de la C<sup>te</sup> de la Baie d'Hudson qui se rendait périodiquement à la recherche des fourrures de la Californie.

**Lafrance, Jean-Baptiste.** — Était, en 1804, un trai-

teur libre dans le pays de l'Assiniboine, et il avait déjà exercé son métier pendant plusieurs années (à partir du 10 décembre 1793) au Missouri supérieur quand, à l'automne de 1804, il fut choisi pour accompagner F.-A. Larocque (q. v.) dans une partie de traite au pays des Mandanes, en qualité de commis, guide et interprète. Comme Lafrance ne savait pas lire, on lui donna pour assistant un nommé Charles Mackenzie qui écrivit plus tard le récit de cette expédition et de celles qui suivirent.

Le 3 juin de l'année suivante, il refit ce voyage en compagnie des mêmes commerçants, et souffrit beaucoup sur les grandes prairies du nord-ouest américain. D'abord, vers la mi-août 1805, il se trouva avec ses compagnons dans une contrée où les bisons foisonnaient à tel point que pendant la nuit on était obligé de tirer des coups de fusil pour les tenir à distance, et encore pouvait-on à peine fermer l'œil, poursuivi qu'on était par la crainte d'être écrasé par eux au moment où l'on y pensait le moins. Ensuite les maringouins ne laissaient de relâche à personne. Enfin, chacun fut menacé de mourir de soif. Arrivé un soir à un petit lac que Lafrance, comme guide, avait indiqué d'avance, on le trouva à sec. En creusant un trou dans son lit, on obtint au bout d'un certain temps une eau fétide et salée qui augmenta la soif plutôt qu'elle ne l'éteignit. Le lendemain, pas une goutte d'eau toute la journée, et « la détresse des voyageurs devint insupportable », écrit Ch. Mackenzie. « Lafrance perdit patience », continue le chroniqueur, « et il jura tant qu'il ne put jurer davantage... A la fin, sa vue se troubla, et l'on crut qu'une crise sérieuse approchait pour lui. » Fort heureusement, son compagnon tomba peu après sur une flaque d'eau potable, vers laquelle

tout le monde se précipita à l'envi, alors que le Canadien, le teint livide et les lèvres couvertes d'une croûte noirâtre, paraissait plus mort que viv.

**Lafrance, Joseph.** — Métis qui, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fit le voyage du lac Supérieur au lac Winnipeg et de là à la baie d'Hudson. Il en communiqua les détails à Arthur Dobbs, qui les rendit publics dans un livre qui parut en 1744. C'est la plus ancienne relation que nous ayons de ce voyage.

**Lafrance, SŒUR Marie-Hedwige.** — Née à la Pointe-aux-Trembles, P. Q., le 13 mai 1815, elle entra dans la Congrégation des Sœurs Grises à l'âge de vingt-quatre ans et y fit sa profession religieuse le 13 juillet 1840. Quatre ans plus tard, elle fut une des premières professees envoyées à la Rivière-Rouge (V. VALADE). A Saint-Boniface elle fut chargée de la classe des filles jusqu'en 1850, quand elle fut adjointe à S' Lagrave (q. v.) dans son nouveau poste à Saint-François-Xavier. Elle mourut le 20 mars 1882.

**Lagacé.** — V. LEGACÉ.

**Lagarde, Joseph.** — En 1804 faisait fonctions d'interprète pour la C<sup>ie</sup> du N.-O. au poste du Fond-du-Lac.

**Lagimodière, Benjamin.** — Canadien né à la Rivière-Rouge qui, en 1849, fut avec Louis Riel, père, un des principaux instigateurs des mesures qui eurent pour résultat l'acquiescement de Sayer (q. v.) et la proclamation de la liberté de la traite. Riel, qui avait épousé sa sœur, le nomma membre du comité qu'il organisa en vue d'obtenir ce double but. Était fils du suivant, et était né à Pembina dans l'hiver de 1811-12.

**Lagimodière (ou Lajimonière), Jean-Baptiste.** — Trappeur de la Rivière-Rouge et du nord-ouest canadien, qui épousa la première Canadienne de ces pays

(V. GABOURY). Il était de Maskinongé, et s'était rendu à la Rivière-Rouge en 1801 ; puis, après un stage de cinq ans, il était retourné à sa paroisse natale où il épousa Marie-Anne Gaboury le 27 avril 1807, laquelle eut le courage de le suivre aux vastes solitudes de l'ouest l'année même de son mariage. Lagimodière était par nature indépendant, et il passa sa vie à courir la prairie, à la recherche de gibier et d'aventures. Chassant d'abord dans la vallée de la rivière Rouge, il se rendit bientôt après à la Saskatchewan, où il resta nombre d'années (V. BOUVIER). Il revint à la Rivière-Rouge à l'établissement de la colonie de lord Selkirk, à laquelle il rendit un service signalé.

C'était en 1815, au moment où les agissements de la C<sup>ie</sup> du N.-O. mettaient les colons en danger. On lui confia des dépêches importantes pour le noble fondateur qu'on savait arrivé dans l'est, et, le 1<sup>er</sup> novembre de cette année-là, il quitta le fort Douglas pour Montréal sans aucun compagnon et ne prenant que son fusil, une hachette et une couverture pour effectuer un trajet d'environ dix-huit cents milles, au cœur de l'hiver et par des sentiers soigneusement gardés par les agents de la C<sup>ie</sup> du N.-O., qui avait juré une guerre à mort à l'établissement de la Rivière-Rouge. Il fut assez habile pour éluder les recherches de ses représentants, et le 6 janvier suivant il remettait ses dépêches à lord Selkirk.

Celui-ci fut si touché de cet acte de dévouement qu'il ne put s'empêcher de demander au voyageur ce qu'il désirait en retour. Ce à quoi Lagimodière répondit sans hésiter : « Des prêtres ; donnez-nous des prêtres au plus vite. » Lord Selkirk lui confia d'autres documents à porter au fort Douglas ; mais le Canadien fut arrêté cette fois près du fort William par des sau-

vages au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O., et il ne put retourner à sa famille avant les fêtes de Noël 1816. Il mourut vers 1850.

**Lagimodière, MADAME J.-B.** — V. GABOURY, Marie-Anne.

**Lagimodière, Reine.** — Le premier enfant blanc né à la Rivière-Rouge. Était la fille de Jean-Baptiste L. et vit le jour le 6 janvier 1808 au fort Pembina. Fut nommée Reine en l'honneur des Rois mages dont l'Église faisait la fête le jour de sa naissance. Elle n'avait guère plus de quatorze ans quand elle épousa un Canadien nommé Joseph Lamère, qui l'emmena aux États-Unis quatre ans après. Elle y passa quarante-six ans, et mourut au commencement de mai 1894 sans avoir eu la consolation de revoir sa vieille mère.

**Lagimonière, Elzéar.** — Métis de la Rivière-Rouge, qui, impliqué dans l'exécution de Thomas Scott, fut honorablement acquitté par le jury (V. NAULT, A.).

**Lagrange, SŒUR Marguerite-Marie-Eulalie.** — Une des premières religieuses de la Rivière-Rouge, où elle se rendit en 1844 avec Mère Valade (q. v.) et deux autres compagnes. Elle naquit le 2 mai 1805 à Saint-Charles, sur la rivière Chambly, et fit sa profession religieuse le 23 novembre 1823. Un accident qui lui arriva durant le trajet entre Montréal et le lieu de sa destination lui rendit le voyage particulièrement pénible. S'étant fait une entorse en chemin, elle fut pendant longtemps dans l'impossibilité de marcher ; d'où nécessité pour deux Iroquois de la transporter dans un brancard le long des nombreux portages qui interrompent la navigation. A Saint-Boniface elle fut assistante jusqu'en 1850. Cette année-là elle fut désignée pour aller fonder l'établissement des Sœurs à

Saint-François-Xavier, à vingt milles de la ville épiscopale. M. Laflèche (q. v.), plus tard évêque de Trois-Rivières, était alors chargé de cette paroisse. Pendant neuf ans elle s'y dévoua aux œuvres propres à son Institut, jusqu'à ce qu'une mort prématurée vint l'arracher à ses enfants le 4 août 1859.

**Lajeunesse, Basile.** — Un des compagnons du général J.-C. Frémont dans ses trois expéditions aux montagnes Rocheuses (1842-45). Alors qu'il se rendait en Californie par la voie du lac Salé, il eut la tête tranchée par les sauvages Tlamaths, qui assaillirent l'expédition pendant qu'elle était plongée dans le plus profond sommeil. Lajeunesse était alors dans la fleur de l'âge et, selon un auteur américain, « il était généreux, désintéressé, beau autant que brave. Son énergie et sa résistance à la fatigue ne sauraient être surpassés. »

**Lajeunesse.** — Canadien qui était, en 1801, chargé du poste de la Longue-Prairie appartenant à la C<sup>ie</sup> du N.-O.

**Lalancette, Antoine.** — D'abord au service de la C<sup>ie</sup> X Y, il travailla énergiquement contre la C<sup>ie</sup> du N.-O. au lac Flambeau, Wisconsin, où il avait pour supérieur immédiat S. Charrette (q. v.).

**Lalancette, François.** — Interprète de la C<sup>ie</sup> du N.-O. au lac Népigon (1804).

**Laliberté.** — Canadien qui, d'abord avec Roderick McKenzie dans le département du nord (1786), faisait en 1804 l'office d'interprète pour la C<sup>ie</sup> du N.-O. au fort des Prairies (Edmonton).

**Lalonde.** — Guide en charge de la brigade qui conduisit Roderick McKenzie de Sainte-Anne au nord-ouest canadien en 1789. Celui-ci écrit de lui qu'il était « un guide bien connu parmi les voyageurs de ce temps-là. » Son expérience dans le métier lui fit sauver la vie

de McKenzie et des bourgeois de la C<sup>ie</sup> à son bord, vu qu'il refusa net de partir sur le lac Huron un jour où une tempête menaçait d'éclater, laquelle fit le même jour périr sur le lac Nipissing onze personnes, dont le guide avait eu moins de perspicacité.

**Lamalice.** — Homme de peu de valeur, mais qui eut l'honneur d'être le premier commandant d'un fort de traite, fort McLeod, établi à l'ouest des montagnes Rocheuses (1805). L'année suivante il accompagna Simon Fraser dans sa découverte du lac Stuart et la fondation du fort Saint-James ; après quoi il fut envoyé au lac Athabasca en quête des objets de traite nécessaires à l'équipement des postes de l'extrême ouest.

**Lamarche, Charles.** — Guide pour la C<sup>ie</sup> du N.-O. en 1804, époque à laquelle il servait au lac Winnipeg.

**Lamarre, Séraphin.** — Commis et interprète de la C<sup>ie</sup> du N.-O. stationné d'abord au Fond-du-Lac (Duluth). Pendant la guerre anglo-américaine, il fut enseigne au régiment des voyageurs (1812-13) et nommé major des tribus sauvages et des pays conquis, c'est-à-dire de la contrée cédée après la reddition de Michillimakinac. De là il passa à la Rivière-Rouge, et lors des premiers troubles entre les deux compagnies rivales, il se trouvait au fort Gibraltar, d'où il sortit le 11 juin 1815 pour attaquer le fort Douglas en compagnie d'un certain nombre de métis. Les colons de lord Selkirk ayant décidé d'abandonner leurs fermes, il alla quelques jours après incendier leurs maisons avec l'aide de cinq ou six serviteurs. L'année suivante, il commandait, vers la mi-juin, une des escouades de Canadiens et de métis destinés à opérer contre les établissements de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson. Il se montra partout partisan dévoué, sinon violent, des intérêts du corps commercial auquel il était attaché, et il mourut avant



le procès qui suivit, en 1818, la bataille de la Grenouillère.

Les documents contemporains publiés par les soins de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson écrivent son nom Lamar et l'appellent constamment l'enseigne des voyageurs. Son grade lui fut pourtant retiré, ainsi que celui de douze autres officiers (traiteurs de fourrures pour la plupart), le 17 août 1816, probablement en conséquence de la part active qu'il prit aux hostilités contre les établissements de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson à la Rivière-Rouge.

**Lambert, Clément.** — Un des « cinq meilleurs compagnons » du général T.-C. Frémont dans son voyage aux montagnes Rocheuses en 1842. Le 24 août de cette année-là, comme son parti descendait un rapide, son canot se heurta à un récif caché au bas d'une cascade qui le fit chavirer. Lambert, qui était bon nageur, entreprit alors de sauver un camarade du nom de Descoteaux qui allait se noyer. Le saisissant par les cheveux, il s'efforçait de le tenir à flot et aux exhortations réitérées du naufragé : « ne lâche pas, mon frère », il répondait constamment : « ne crains pas ; je vais mourir avant de te lâcher. » Malgré la fureur des flots, tous les deux échappèrent au danger.

**Lamothe.** — Commis de M. de Rocheblave (q. v.) dans la C<sup>ie</sup> X Y, près du fort Auguste (Edmonton). Un jour de l'hiver 1802-03, des sauvages envoyèrent dire à ses concurrents de la C<sup>ie</sup> du N.-O. d'aller chercher des ballots de fourrures qu'ils leur destinaient et un M. King, de cette compagnie, partit dans ce but avec Lamothe. La seconde nuit de son absence, sa petite fille, une enfant de six ans, réveilla sa mère en disant qu'elle voyait son père se tenant au pied du lit, le cou tout rouge. Le surlendemain, le corps inanimé

de King était ramené sur un des traîneaux, le cou tout ensanglanté. A la suite d'une dispute à propos de fourrures, Lamothe, pour défendre sa propre vie, lui avait tiré un coup de fusil. Le commis de M. de Rocheblave était de bonne famille et tout à fait respectable, tandis que King, fort gaillard assez porté à abuser de la faiblesse des autres, avait la réputation d'être un homme capable de tous les excès. En conséquence, Lamothe fut absous sans difficulté de l'accusation de meurtre.

**Lamoureux, Baptiste.** — Canadien au service de la C<sup>ie</sup> du Pacifique. Membre d'un parti de soixante personnes, il fut tué par les Tchinouks comme il aidait, le 8 août 1814, à faire un portage le long d'un rapide sur le fleuve Colombie (V. LAROCQUE, Jos.).

**Lamy, Sœur Adèle.** — Née à Yamachiche le 9 avril 1835, elle fit sa profession dans l'Institut des Sœurs Grises le 3 février 1857. Deux ans plus tard, elle fut choisie pour être une des fondatrices des établissements de Sainte-Anne et de Saint-Albert, dont elle partagea les premières épreuves avec S<sup>m</sup> Emery et Alphonse (q. v.). Puis, après une vie bien remplie, elle retourna mourir à la maison-mère de Montréal le 16 janvier 1892.

**Landry, François.** — Chasseur canadien au service de la C<sup>ie</sup> de traite fondée par J.-J. Astor au fleuve Colombie en 1810. Envoyé chez les sauvages Serpents, il fut tué par eux au commencement de 1814.

**Landry, Joseph.** — Fit partie des deux expéditions de sir Alex. Mackenzie, à l'océan Glacial en 1789, et à l'océan Pacifique en 1793.

**Landry, Nicolas.** — Interprète au lac Rouge et au lac Seul pour la C<sup>ie</sup> du N.-O. (1804).

**Laneau.** — Commis de la C<sup>ie</sup> du N.-O. chargé en 1804 du fort de la Longue-Prairie.

**Langlade, Augustin de.** — Naquit aux Trois-Rivières en septembre 1703 de Pierre Mouet de Moras et d'Elisabeth Jutras. Il fut le premier à porter le nom de Langlade, qui resta attaché à ses descendants. Vers 1727, il se rendit à Michillimakinac et y fit le commerce des fourrures. En 1763 ou à peu près, il émigra à la Baie-des-Puants, aujourd'hui Baie-Verte ou Green Bay, Wisconsin, où il continua à traiter avec les sauvages. Après une vie semée de dangers et d'aventures, il s'éteignit vers 1777. Il était fermement attaché à la religion catholique, et les missionnaires du temps trouvèrent en lui un généreux appui.

**Langlade, Charles-Michel de.** — Naquit à Michillimakinac au commencement de mai 1729 du précédent et de veuve Domitilde Villeneuve. Dans sa jeunesse il suivit son père à la Baie-Verte, et forma avec lui et quelques autres Canadiens le berceau de l'État du Wisconsin. D'abord traiteur de fourrures, il fut, au commencement de juillet 1755, mis à la tête de troupes formées de sauvages et de coureurs des bois et dirigé sur le fort Duquesne. Il partit bientôt de là pour aller attaquer les Anglais, sous le sieur de Beaulieu, commandant des troupes au service de la France dans cette partie du pays. Le 9 juillet il les mit en déroute, leur tuant des centaines d'hommes et les forçant à abandonner un riche butin. Cette affaire est connue dans l'histoire sous le nom de bataille de Mōngahéla.

L'année suivante, de Langlade guerroya encore dans les environs du fort Duquesne, avec le grade d'enseigne dans l'infanterie, et toujours à la tête de Canadiens et de sauvages. Puis, en 1757, il se rendit dans l'est pour prêter main-forte à Montcalm. De là il fut envoyé comme officier en second au fort Michillimakinac (1758). En juin 1759, il repassa avec M. de la

Vérendrye au Canada, où il se distingua par sa bravoure et ses bons conseils, qui ne furent malheureusement pas toujours suivis. Il se trouvait à la bataille des Plaines d'Abraham le 13 septembre de la même année et s'y surpassa.

Il y gagna une commission de lieutenant, et à la cession du pays aux Anglais, il retourna à Michillimakinac avec sa famille en qualité de traiteur, tout en conservant, grâce à la générosité du commandant anglais, sa charge d'agent des sauvages et même son titre de chef de la milice. Le 4 juin 1763 eut lieu le massacre de la garnison par les Indiens en union avec Pontiac, massacre que Langlade essaya maintes fois de prévenir en avertissant le commandant anglais qui ne voulut jamais croire à aucun danger. Le nombre des victimes s'éleva à dix-sept, plus cinq soldats qui furent bientôt après massacrés. En sa qualité de Canadien-français, de Langlade ne courut aucun danger.

Lors de la guerre de l'Indépendance américaine, les autorités anglaises eurent recours à ses services pour décider les Indiens à se ranger de leur côté. Après avoir réuni un corps nombreux d'aborigènes, il se rendit à Montréal, où eurent lieu de grands pourparlers, selon la coutume indienne. Il servit sous le général Burgoyne à la fin de juillet 1777, avec son ami Luc de la Corne (q. v.). Mais les sauvages, mal vus des officiers anglais, ne donnèrent point alors toute la satisfaction à laquelle on s'attendait. Puis il se rendit au Michigan, où il réussit à soulever des Indiens que d'autres avant lui n'avaient pu persuader. Malheureusement il en fut pour ses frais, vu que le commandant anglais du fort qu'il voulait secourir avait dû capituler avant son arrivée.

Après la guerre, il revint à Michillimakinac, d'où

il poussa à l'occasion jusqu'à la Baie-Verte. Le 12 août 1754, il avait épousé Charlotte-Ambrosine Bourassa, et en 1763 il s'établit avec elle à cette dernière place. Il y exerçait ses doubles fonctions d'agent des sauvages et de commandant de la milice quand il mourut en janvier 1800, respecté de tous ses concitoyens. Les historiens américains lui ont décerné le titre de « Père du Wisconsin. »

**Langlois, Rév. Antoine.**— Un des premiers prêtres de l'Orégon, où il arriva le 17 septembre 1842 en compagnie de M. Bolduc (q. v.). Stationné à différents postes selon les besoins de la mission, il paraît avoir surtout réussi dans l'instruction de la jeunesse. En 1844 il était en charge de la mission de Cowlitz ; mais cinq ans plus tard il quitta l'Orégon pour la Californie. En 1864, il était de retour à Saint-Hyacinthe.

**Langlois, Michel.**— Traiteur de la C<sup>ie</sup> du N.-O. En 1800, il était en charge d'un de ses forts sur la rivière Rouge. L'année suivante, on le mit à la tête de l'établissement au lac Rouge ; puis on l'envoya diriger le poste de la montagne du Poil, où il resta plusieurs années.

**Lanniau, Pierre.**— Était en 1789 en charge du Grand-Portage, où il avait déjà résidé longtemps. Il avait passé sa jeunesse à Détroit, et, au dire de Rod. McKenzie, son adversaire local dans le commerce des fourrures, « il parlait les principales langues indiennes aussi bien que les sauvages eux-mêmes, et était un très agréable jeune homme. » Il était sans grande instruction, mais fertile en ressources. Il quitta peu après le nord-ouest pour s'établir dans le Haut-Canada, où il fut nommé surintendant des affaires indiennes. Il y vivait encore en 1830, époque où il jouissait d'une généreuse pension.

**Lanoue de.** — V. NOUE, de la.

**Lapensée, Basile.** — Jeune homme de bonne famille qui s'engagea comme canotier au service de la C<sup>ie</sup> du Pacifique, et se rendit à la Colombie par le *Tonquin*. Envoyé avec un nommé Fox par le capitaine de ce voilier, homme sans entrailles ni considération pour personne, dans le but d'opérer des sondages à l'embouchure de ce fleuve, bien que l'état orageux de la mer ne permit évidemment pas pareille manœuvre, il fut englouti par les flots et périt le 22 mars 1811, en vue du port vers lequel il tendait.

**Lapensée, Ignace.** — De même condition que le précédent, il participa aux mêmes dangers et se noya dans la même circonstance.

**Lapensée, Olivier-Roi.** — Engagé par les représentants de John-J. Astor, il survécut au terrible voyage du *Tonquin* et même à toutes les misères des gens de sa condition tant que dura la compagnie au service de laquelle il s'était mis. Mais le 25 mai 1814, comme il retournait au Canada avec Franchère, il se noya dans un rapide de rivière torrentielle. Ces trois Lapensée étaient probablement parents, peut-être frères. Des deux premiers, Franchère dit qu'ils s'étaient acquis par leur bonne conduite l'estime du capitaine (homme pourtant bien difficile à contenter), de l'équipage et de tous les passagers.

**Lapierre, Jean-Baptiste.** — Employé de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson dans la Nouvelle-Calédonie (Colombie anglaise). En 1837, il avait déjà été au service des traités de cette corporation et, auparavant, de la C<sup>ie</sup> du N.-O., pendant trente-quatre ans, lorsqu'il fut mis temporairement en charge du fort Chilcotin, un des postes les plus dangereux de l'extrême ouest, qu'il garda toute une saison sans autre garnison que la sau-

vagesse avec laquelle il vivait. Aussi, son exemple était-il cité par ses supérieurs à un jeune commis qui, plus tard, avait peur d'y rester avec quelques hommes. Pourtant les services du Canadien durent être assez mal récompensés, puisque quatre ans s'étaient à peine écoulés qu'il crut devoir désertier le service de la compagnie (1847). Il était un excellent ouvrier, et le surintendant du district, ne s'apercevant point de l'excessif mécontentement causé par les mesures violentes des chargés de postes dans ce pays lointain, se berça longtemps, mais en vain, de l'espoir de le voir revenir au bercail (V. FALADEAU; LACOURSE, Fr., etc.).

**Lapierre, Joseph.** — Canadien qui survécut à un parti de sept personnes qui, ayant perdu leur canot dans un naufrage pendant qu'ils se rendaient à Spokane en mai 1817, furent réduits à vivre de ceux que la faim abattait. D'après son récit il était resté seul avec un nommé Dubois, quand, se défiant des intentions de celui-ci, il feignit un soir de s'endormir. Son compagnon aurait alors saisi son coutelas pour lui couper le cou et prolonger sa propre vie en se repaissant de ses restes; mais il ne lui en laissa pas le temps. Après une lutte désespérée pour obtenir possession de l'arme, Lapierre aurait eu le dessus et aurait expédié Dubois pour prévenir sa propre mort. Mais on dit que les restes des autres membres du parti qu'on trouva peu après portaient également des marques non équivoques de violence. En conséquence, Lapierre fut arrêté et conduit au Canada pour y subir son procès. Mais comme les preuves contre lui étaient de nature purement incidentelle, il fut acquitté. Il était arrivé en Colombie par le voilier *Tonquin* en 1811.

**Lapointe, Antoine.** — Canadien qui se rendit à la Rivière-Rouge en 1803, et se mit au service de la C<sup>te</sup>

du N.-O. Il se trouvait au fort Gibraltar quand ce poste fut pris par les représentants de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson (1815). Lors de la bataille de la Grenouillère, il était stationné au Portage-la-Prairie, ce qui ne l'empêcha pas d'être appelé comme témoin au procès qui s'ensuivit en 1818.

**Lapointe, Jean-Baptiste.** — Voyageur au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O., dont le nom est resté attaché à l'un des plus tristes épisodes de la guerre que se faisaient au commencement du dix-neuvième siècle les deux sociétés commerciales de la Baie d'Hudson et du N.-O. C'était peu après la bataille de la Grenouillère (V. BOURASSA, M. ; BOUCHER, F.-F.). Un bourgeois de la première compagnie nommé Owen Keveney se rendait de la baie d'Hudson à la Rivière-Rouge. Ce monsieur était de caractère hautain et peu traitable, et il voyageait tout à fait à la militaire : sentinelles pendant la nuit et armes toujours prêtes pendant le jour. Son bateau était muni d'une énorme espingole qui tournait sur un pivot à la proue de l'embarcation, dans laquelle se trouvait en outre un coffre contenant tout un assortiment d'armes, fusils, baïonnettes et une grande quantité de munitions. En route, Keveney avait fait saisir et forcé de se mettre à son service un jeune homme qui retournait chez ses vieux parents. Son aide ne paraît point avoir changé le caractère de l'équipage, composé en grande partie d'Irlandais querelleurs et chicaniers. Une nuit, Keveney saisit la baïonnette de la sentinelle qu'il avait trouvée endormie et la lui plongea dans la hanche. Puis, comme un des rameurs, épuisé par une nuit passée dans l'insomnie après le rude labeur de la veille, avait eu le malheur de se laisser surprendre par le sommeil, il lui tira à la face un coup de fusil chargé à poudre qui le défigura momentanément.



Rien d'étonnant si après cela les deux métis anglais à son service décampèrent avec des sauvages à la première occasion favorable. Puis ce fut le tour des Irlandais qui, ayant appris le voisinage d'un fort de la C<sup>te</sup> du N.-O., s'y rendirent furtivement pendant la nuit. Le même matin, un natif des îles Orkney suivit leur exemple. Chacun des déserteurs déposa alors une plainte en bonne et due forme entre les mains d'un M. McLeod qui avait les pouvoirs d'un juge de paix. Celui-ci fit arrêter le malheureux Keveney qui fut amené au fort, où on le traita assez bien. Mais comme il profitait d'un bal pour escalader la palissade en vue de s'échapper, on le mit au secret dans une chambre ; puis, quelques jours après, on le dirigea sur le fort William, où se trouvaient les quartiers généraux de la C<sup>te</sup> du N.-O.

En route, J.-B. Lapointe et H. Faye, qui menaient M. Alex. McDonell du lac la Pluie à la Rivière-Rouge, rencontrèrent le captif. Il avait les menottes aux mains, parce que, dit-on, il était devenu intraitable. McDonell le leur confia, et leur adjoignit un sauvage qui essaya bientôt et à différentes reprises de le tuer, ce à quoi les deux Canadiens s'opposèrent constamment. Cette conduite leur valut plus tard les reproches et mauvais traitements des autorités de la C<sup>te</sup> du N.-O., tandis que l'Indien s'en vengeait en détruisant leur canot.

Keveney ayant été laissé temporairement sur le rivage, un M. McLellan, de la même corporation, l'en reprit plus tard avec une nouvelle embarcation. Mais le prisonnier n'avait pas fait plus de trois lieues quand il fut de nouveau mis à terre et un métis lui tira une balle dans le cou après quoi un ancien soldat le transperça de deux coups de sabre (V. MAINVILLE). Son

corps fut laissé sans sépulture sur l'île, et les employés de la compagnie reçurent ordre de ne rien dire de l'affaire (9 septembre 1816).

**Laporte, Jérôme Saint-Georges** dit. — Canadien qui, en 1849, servait de guide aux lieutenants Pullen et Hooper quand ils remontèrent le Mackenzie après avoir hiverné sur les côtes asiatiques. Ce fut en dépit de ses protestations qu'ils s'engagèrent dans la rivière Plumée, pensant toujours suivre le Mackenzie. Huit ans plus tard, il accompagnait M. Rod. Macfarlane dans une reconnaissance du fleuve arctique Anderson. Il était en charge d'un des canots quand l'expédition se trouva, le 16 juin 1857, suivie et entourée d'une multitude de kayaks esquimaux dont les occupants étaient évidemment animés de dispositions hostiles, ou du moins décidés à piller la cargaison qu'ils savaient se trouver sous la bâche de chaque embarcation. Macfarlane leur ordonna de se tenir à distance ; ils n'en firent rien. Pour les effrayer, il fit prendre les armes aux Indiens de sa suite ; les Esquimaux ripostèrent en brandissant sept fusils et en mouillant leurs arcs dans la rivière en guise d'avertissement qu'ils allaient s'en servir. Ce que voyant, les sauvages prirent peur, et l'explorateur dut abandonner ses canots avec les pièces les plus embarrassantes de sa cargaison pour gagner par terre le fort Good Hope, où il arriva le 14 juillet. Laporte éleva ensuite une famille de métis près du cercle polaire, où il vécut à peu près comme un sauvage.

**Laprise.** — Métis franco-déné du Grand Lac des Esclaves, qui aida l'expédition de Back (1833-34) par ses connaissances géographiques, que l'explorateur admet avoir été très correctes, et par maint service comme chasseur et comme guide.

**Laramie, X.** — Fut un des premiers voyageurs ou coureurs des bois canadiens qui chassèrent le castor dans cette partie du Wyoming où se trouvent situés les fort, rivière, montagne et plaine qui portent maintenant son nom (1835). Il fut tué par les sauvages Arapahos, vers la source de la rivière Laramie. Son vrai nom était probablement La Ramée.

**Larante.** — Un des compagnons de sir George Simpson lors de son grand voyage à travers le continent américain (1828).

**Larence, Norbert.** — Surintendant des Travaux publics sous le gouvernement d'Assiniboia, puis juge de paix sous le Gouvernement Provisoire (1869-70). Était métis.

**Larivière, HON. Alphonse - Alexandre Clément-Larivière** dit. — Homme d'État du Manitoba, né à Montréal le 24 juillet 1842. Il étudia au collège des Jésuites de cette ville, et fut gradué à l'école militaire en 1867. Deux ans plus tard, il devenait président du cercle Saint-Pierre lors de sa fondation par les Oblats de sa ville natale. En 1870, il passa au Manitoba, où il se concilia de bonne heure la sympathie de tous. Il y fonda en 1872 l'association Saint-Jean-Baptiste, dont il devint le président trois ans plus tard.

Puis il fut successivement membre et secrétaire du bureau d'éducation, en même temps que surintendant des écoles catholiques, membre du conseil de l'université du Manitoba, et enfin député de Saint-Boniface aux élections générales de la province en 1878 et 1889. Sa carrière politique a été signalée par une succession de charges publiques qui font honneur à son talent. Secrétaire-provincial en 1881, ministre de l'agriculture en 1883, il devint trois ans plus tard trésorier-provincial et commissaire des terres de la

Couronne. En 1889 il entra dans l'arène fédérale. Élu alors aux Communes du Canada, il y fut envoyé de nouveau en 1892, 1896 et 1900. Pendant quatre ans (1892-96) il fut président du comité des débats de la chambre et défendit courageusement les intérêts catholiques et français, comme il l'avait fait, du reste, pendant les années qu'il dirigea le journal *Le Manitoba*. En juin 1907 il était de résidence à Montréal, où il s'occupait de colonisation.

**Larivière, François.** — Canadien qui fit l'office d'interprète pour la C<sup>ie</sup> du N.-O., à la rivière aux Anglais.

**Larocque, Antoine.** — Métis de la Rivière-Rouge qui fut, à l'automne de 1834, victime de la brutalité d'un jeune commis de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson nommé Thomas Simpson, celui-là même qui devait plus tard se faire un nom comme explorateur arctique, pour aboutir ensuite à une mort prématurée sur les plaines du Dakota (V. LEGROS). Fatigué d'attendre, Larocque demanda ses gages en termes très accentués, et reçut de Simpson un coup de tisonnier qui lui fendit la tête, ce qui mit les métis dans un état de surexcitation difficile à contenir. Ceux-ci voulant absolument donner une bonne leçon au commis anglais, le gouverneur lui-même dut aller solliciter l'intervention de M. Belcourt (q. v.) à Saint-Boniface. Le missionnaire parvint à calmer les esprits ; mais une compensation pécuniaire dut être accordée à Larocque. Cet incident fut le point de départ de l'aversion de Simpson pour les métis et leurs parents canadiens. Il explique les allégations de son frère et autres qui attribuaient sans l'ombre de raison sa mort tragique au ressentiment qu'ils supposaient avoir été causé par cette affaire chez cette classe d'hommes.